

# Gilles Hiéronimus, Jean-Philippe Pierron

## Soin des images, soin des mots, soin de la nature

Conversation autour de *Prendre soin de la nature et des humains* (Paris, Les Belles Lettres, 2019).

**Jean-Philippe Pierron**, coordinateur de ce numéro, a développé une ample réflexion sur la portée pratique de l'imagination, notamment dans le champ de l'écologie, en étroit compagnonnage avec la pensée de Gaston Bachelard : *Les puissances de l'imagination* (2012) esquissait une "poétique de l'action" prenant appui sur la pensée du philosophe, pour ouvrir la perspective d'une "poétique" de l'environnement<sup>1</sup>. *La poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie* (2018) précisait les exigences d'une "écologie intégrale" faisant droit à la fois aux puissances de l'imagination et à celles de la raison<sup>2</sup>. Son dernier ouvrage, *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, Travail, Ecologie* (2019), intègre cette approche écologique dans une réflexion d'envergure sur le soin, en prise directe avec le moment philosophique actuel<sup>3</sup>. Frappés par l'empreinte bachelardienne de l'ouvrage, tantôt explicite tantôt diffuse, nous avons sollicité son auteur, que nous remercions d'avoir bien voulu interroger avec nous les apports de Bachelard à une philosophie du soin environnemental.

**Gilles Hiéronimus** : *La poétique de l'eau* faisait déjà du soin environnemental un « moment du soin »<sup>4</sup>. *Prendre soin de la nature et des humains* (2019) s'intéresse au tryptique *médecine, travail, écologie*, qui donne son sous-titre à l'ouvrage. En quoi est-il pertinent de penser l'écologie en termes de "soin" (*care*), et quels peuvent être dans cette perspective les apports de Bachelard ? Enrôler Bachelard sous la bannière des "philosophies du soin" ne risque-t-il pas d'être une opération quelque peu... cosmétique, au mauvais sens du terme ?

**J-P P** : Mobiliser la pensée de Bachelard dans le cadre d'une pensée écologique formulée en termes de soins, questionne tout d'abord ce qu'est lire un philosophe, et interroge ensuite la légitimité qu'il y aurait à faire de la philosophie de Bachelard une philosophie du soin. L'acte de lecture n'est pas séparable de la position que le lecteur occupe, de ce point à partir duquel il part à la rencontre d'une œuvre, habité par ses propres questions et ses propres tourments. La question de savoir comment notre moment écologique fournit un cadre interprétatif singulier pour relire à nouveaux frais les grands auteurs, dont Bachelard, réveille et révèle l'acte de lecture comme la capacité de res-susciter un texte au sein même de la position qui nous incite à le lire ! Une telle compréhension de la lecture est d'ailleurs une démarche toute bachelardienne, Bachelard disant de lui-même dans *La poétique de la rêverie* : « Je ne serai jamais qu'un psychologue de livre »<sup>5</sup>. Ensuite, la lecture engage un processus de transposition et de traduction : comment dire, dans les mots d'aujourd'hui, les incisives interrogations d'un philosophe d'hier sans céder à la facilité d'une actualisation qui ne serait qu'un coup de force anachronique, pliant une pensée aux intérêts du jour ? Le mérite d'une grande œuvre est qu'elle a taillé de façon incisive une brèche singulière pour

<sup>1</sup> Pierron, J.-P., *Les puissances de l'imagination*, Paris, Les éditions du Cerf, 2012. Voir p. 62-84 et p. 84-104.

<sup>2</sup> Pierron, J.-P., *Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, Paris, Editions Françoise Bourin, 2018.

<sup>3</sup> Pierron, J.-P., *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, Travail, écologie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

<sup>4</sup> Pierron, J.-P., *op.cit.*, p. 75.

<sup>5</sup> Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF « Quadrige », 2016, p. 106.

inaugurer une manière d'être en prise avec le monde. C'est cet insubstituable qui continue de nous saisir dans sa portée d'ouverture. Lire Bachelard dans le cadre de la pensée écologique, c'est donc tenter de parler sa langue non pour la mimer pauvrement – son style est si singulier qu'on serait vite dans la caricature – mais pour en faire sonner la puissance expressive au regard de la brûlure de notre temps présent. Le lire c'est ainsi le mettre à l'épreuve de notre propre souci du monde, mobiliser notre puissance de le penser, chercher une langue pour le dire, le décrire. Lire est une opération de traduction qui cherche non pas un identique mais un équivalent pour qui cherche une langue pour dire de façon ajustée notre moment. En cela cette lecture est une actualité du sens de l'œuvre qui en déploie la puissance subversive et en explore les possibles. Or l'intérêt de l'œuvre de Bachelard pour le moment écologique est double. D'une part, il est le philosophe du soin des mots du soin, attentif qu'il est à la langue, au choix des qualificatifs et du rendu esthétique du monde dans et par la langue. Cette attention poétique est majeure en ces temps où le paradigme gestionnaire abîme la langue, valorise son instrumentation, déploie une langue de la gestion du vivant et de la biodiversité par la généralisation de l'acronymie et de la gouvernance par les nombres. Le soin de nos liens à la Terre, c'est la poésie qui le chante et l'assure, aux antipodes de ce que Bachelard nomme quelque part « le langage martelé et ses prosodies autoritaires ». D'autre part, il est aussi – nous y reviendrons – le penseur qui, tout en étant épistémologue et historien des sciences (Michel Serres, son lointain élève, s'en souviendra lorsqu'il écrira *Le Contrat Naturel*) a substitué à la problématique phénoménologique de l'habiter, qu'il juge trop lointaine, une phénoménologie du verbe « se blottir » et de la « cosmicité intime » précieuse pour penser et aider à vivre notre expérience de l'écoumène.

**GH :** Oui, la « cosmicité intime », ce bel oxymore inspiré de *La poétique de l'espace*<sup>6</sup>, nous invite à cultiver – par la rêverie – notre lien intime au *cosmos*, et en premier lieu à la nature, avant même de le questionner et de le conceptualiser... Ce lien, Bachelard l'a intensément médité – toute sa poétique l'atteste – ce qui lui permet de le questionner, puis de l'élaborer conceptuellement, enfin d'esquisser une « anthropo-cosmologie »<sup>7</sup>. Il a bien conscience, je crois, de la vulnérabilité du lien anthropo-cosmique (bien soulignée par E. Minkowski dont il est ici assez proche), et de la nécessité vitale d'en prendre soin, et pour le monde, et pour l'homme. « Notre hypothèse, écris-tu au début de *Prendre soin*, est que l'humain ne prend pas soin du monde pour se réaliser mais qu'il se réalise en prenant soin du monde »<sup>8</sup>. Il me semble que le soin environnemental, tel que tu l'envisages, engage toute une philosophie de l'individuation, dont on pourrait trouver chez Bachelard certains linéaments...

**J-P P :** Tout d'abord, faire de Bachelard un auteur qui aide à penser un soin de la nature n'est pas sans difficultés, si l'on pense à son épistémologie, dont l'optimisme techno-scientifique (je songe aux critiques du même M. Serres), ou l'orientation « prométhéenne », peut avoir des conséquences négatives. Cela suppose d'observer tout d'abord que ce soin n'est pas d'abord le soin au sens des philosophies du *care* soucieuses de mettre au jour les pratiques de soins invisibles qui portent le monde par la force des liens faibles. Mais cela n'en est pas si éloigné, en ce que d'une part, si le mot « soin » est un mot quasiment absent sous sa plume, il insiste sur l'expérience originaire engagée dans l'acte de ménager (très mobilisé par les géographes aujourd'hui), à opposer ou à mettre en regard de celui d'aménager :

<sup>6</sup> Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, Puf « Quadrige », 2020, chapitre VIII : « L'imensité intime ».

<sup>7</sup> Bachelard, G., *op.cit.*, p. 106.

<sup>8</sup> Pierron, J.-P., *op.cit.*, p. 14.

Si l'on va jusqu'à la limite où le songe s'exagère, on sent comme une conscience de construire la maison dans les soins mêmes qu'on apporte à la maintenir en vie, à lui donner toute sa clarté d'être. Il semble que la maison lumineuse de soins soit reconstruite de l'intérieur, qu'elle soit neuve par l'intérieur. Dans l'équilibre intime des murs et des meubles, on peut dire qu'on prend conscience d'une maison construite par les femmes. Les hommes ne savent construire les maisons que de l'extérieur. Ils ne connaissent guère la civilisation de la cire.<sup>9</sup>

D'autre part, Bachelard – philosophe de l'instant – prête attention aux discrètes épreuves du fugace et de l'évasif, à la fragilité contingente des manifestations du monde, puissamment individuantes (le parfum de la menthe aquatique, la surface irisée et miroitante d'un étang, la percée fulgurante d'un martin-pêcheur dans le ciel d'été, et... la triste souillure d'une eau par quelque « Attila des sources » ...). C'est à la faveur de ces discrètes expériences intimes que se trame ce que Bachelard nomme « le tissu anthropo-cosmique d'une vie humaine »<sup>10</sup>, et que s'effectue une sorte de processus d'individuation, engageant conjointement l'homme et le monde. Les poètes, soutient-il, nous donnent des « leçons d'individualisation du monde »<sup>11</sup>, dont leurs images sont les supports et les vecteurs. Ils nous rappellent que nos liens à la nature ne sont pas que de subsistance, ou soumis à une logique extractive, mais substantiels. Bachelard valorise de ce point de vue un soin "environnemental", plus que social. Rappelons d'ailleurs que le mot soin, en latin *cura*, explore toute une gamme de liens. Ils vont de l'attention à la sollicitude, de l'inquiétude à l'attachement, autant d'éléments qui sont engagés dans nos expériences poétiques du monde, que cultive aujourd'hui l'esthétique environnementale, dans nos loisirs, mais aussi au travail, puisqu'au travail – et les souffrances professionnelles le disent en creux – il est aussi question d'une insertion du geste humain, via les manières et les matières, dans ses liens à la nature, et cela bien au-delà du seul génie écologique. Bachelard aurait pu faire sien ce vers de Virgile qui en appelait à *Admirer le spectacle des choses minuscules*. Or, ce n'est pas pour moi un hasard, la récente traduction du poème agreste de Virgile *Les Géorgiques* par Frédéric Boyer sous le titre *Le souci de la Terre*<sup>12</sup> exprime parfaitement les enjeux soulevés par la crise écologique. Il s'agit de renouveler nos catégories dualistes (nature/culture ; homme/animal) et la langue qui nous servent à dire notre ancrage corporel dans ce monde que nous apprenons à dire notre Terre. *Les Géorgiques*, poème écrit il y a deux mille ans, en quatre parties, chantait les travaux des champs, de la vigne, de l'élevage et de l'apiculture. On en a oublié la puissance d'évocation et d'expression de la *res rusticae* entendue comme soin du monde depuis que nous avons fait de l'agriculture une agro-industrie. En proposant de traduire *Les Géorgiques* par *Le souci de la Terre*, Frédéric Boyer nous redit combien traduire ce n'est pas trahir, mais chercher une langue qui rend l'élan originnaire de l'œuvre. Alors qu'au cinéma les agriculteurs deviennent des figures tragiques omniprésentes ; que la littérature fait le roman de *La Malchimie*<sup>13</sup>, lorsqu'une agriculture oubliée qu'elle ne peut être une industrie comme les autres, et qu'en philosophie l'agriculture fait l'objet d'une éthique de la nature ordinaire, chanter l'agriculture comme un souci de la Terre renouvelle nos catégories de l'entendement écologique. De la poétique de la Terre à une politique agricole commune il peut y avoir continuité. Nous faisons le pari que mobiliser l'œuvre de Bachelard comme une poétique de la nature peut servir ce dessein travaillant à se redire et à inventer notre expérience de terrestre.

<sup>9</sup> Bachelard, G., *op.cit.*, p. 127.

<sup>10</sup> Bachelard, G., *op.cit.*, p. 77.

<sup>11</sup> Bachelard, G., *op.cit.*, p. 213.

<sup>12</sup> Virgile, *Le souci de la Terre*, nouvelle traduction des *Géorgiques*, tr. fr. par Boyer F., Paris, NRF/Gallimard, 2019.

<sup>13</sup> Bienne, G., *La Malchimie*, Arles, Actes Sud, 2019.

**GH** : Cette critique du dualisme comme de toute position étroitement anthropocentrique te permet d'envisager une « anthropologie philosophique de la relation »<sup>14</sup>, plus équilibrée et autrement soucieuse de la nature et des humains. Or, l'anthropologie philosophique revendiquée par Bachelard, qu'il présente pour partie comme une « anthropologie de l'imagination »<sup>15</sup>, me semble de ce point de vue assez inspirante... Songeons, notamment, à l'admirable préface au *Je et Tu* de Martin Buber, et à l'entrelacs poétique qu'elle suggère entre monde humain et monde naturel :

Ce n'est donc pas, du côté des centres je et tu qu'il faudra chercher une science ontologique de l'être humain, mais puisque l'être humain est relatif à l'humain, c'est dans le lien du je-tu, sur l'axe du je-tu qu'on découvrira le vrai caractère de l'homme [...]. Que m'importent les fleurs et les arbres, et le feu et la pierre, si je suis sans amour et sans foyer ! Il faut être deux – ou du moins hélas il faut avoir été deux – pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore !.<sup>16</sup>

**J-P P** : Oui tout à fait. Certes Bachelard n'est pas le penseur de l'écologie politique du point de vue du contrat social et écologique, pas plus que son épistémologie n'est celle d'une écologie scientifique. Il s'intéresse peu au monde du vivant et des milieux, ou s'il le fait c'est dans sa poétique, si l'on pense par exemple à ses textes sur les coquilles et sur les nids. Je me fais souvent la remarque que sa poétique des éléments aurait sans doute ouvert d'autres champs si, plutôt que de se consacrer aux quatre éléments très "physiques" de la cosmologie grecque antique, il s'était consacré aux cinq éléments de la cosmologie chinoise, qui met le bois ou le végétal en bonne place, même s'il relève quelque part l'importance de l'élément bois dans cette cosmologie, et accorde une certaine place au végétal (le pin et le noyer, l'iris et le nymphéa...) ; mais c'est peut-être notre tâche que d'y travailler ! Toutefois, Bachelard est le penseur des fraternités, des capillarités secrètes, de ces liens mutuels qui dans la contingence investie par des partialités vécues, voulues et approfondies, disent et tissent un réseau serré de relations auxquelles nous tenons et qui nous font tenir comme êtres humains sur la Terre. Cette anthropologie de la relation est une anthropologie de la connivence, de la fragilité et de la pudeur, autant de liens de soins minuscules, autant d'expression de la "force des liens faibles" qu'explorent aujourd'hui notamment la littérature, via l'éco-critique, ainsi que l'éco-psychologie, attentive au coût psychique de l'altération de nos liens à la nature par une culture productiviste et extractiviste qui épuise aussi bien les ressources naturelles que les ressources du psychisme dans l'épuisement professionnel. On imagine ce que Bachelard, attentif aux techniques du rêve éveillé de Desoille, dirait aujourd'hui de l'importance de la rêverie et d'un soin apporté à l'onirisme des travailleurs à l'heure de la tyrannie des algorithmes, de l'omniprésence des écrans, et de la marchandisation de l'intime !

**GH** : Tu appelles de tes vœux, dans la *Poétique de l'eau*, une « écologie intégrale »<sup>17</sup>, capable de faire droit à la fois à l'imagination poétique et à la raison scientifique. Cette double orientation me paraît en phase avec la double démarche de Bachelard, ou avec son dualisme méthodique, soucieux d'articuler imaginaire et rationalité. *La poétique de l'eau* témoignait déjà d'un double refus : celui d'une écologie des profondeurs régressive et fusionnelle, mystique et mystificatrice, en un mot irrationaliste, dans le style d'un Lovelock et des adora-

<sup>14</sup> Pierron, J.-P., *op.cit.*, p. 137.

<sup>15</sup> Bachelard, G., *op.cit.*, p. 298.

<sup>16</sup> Bachelard, G., Préface à *Je et Tu* de Martin Buber, Paris, Aubier, 2012.

<sup>17</sup> Pierron, J.-P., *La poétique de l'eau*, cit., p. 62 sq.

teurs de Gaïa ; celui, à l'opposé, d'une écologie que l'on pourrait qualifier de surplombante, étroitement rationaliste, de style plutôt prométhéen. Aussi prônais-tu le dépassement de "l'eau de l'oratoire" et de "l'eau du laboratoire" au profit de "l'eau du territoire", d'un territoire subtilement délimité à travers le jeu de l'image et du concept. Dans *Prendre soin*, tu soulignes qu'il s'agit de « réconcilier la rationalité, y compris instrumentale, avec le sensible en nous »<sup>18</sup>. Tu y convoques d'ailleurs plus volontiers la notion d'écoumène, comprise comme un milieu dynamique, différencié non seulement d'un environnement purement abstrait et d'un territoire platement empirique, mais aussi d'une Nature substantialisée, qui serait érigée en absolu métaphysique et en norme indiscutable... Ne viserais-tu pas en somme ce que l'on pourrait appeler – dans un style bachelardien – un "sur-écologisme", qui impliquerait à la fois un "surrationalisme" et un "surréalisme", et serait l'expression d'un "nouvel esprit écologique" d'une remarquable actualité ?

**J-P P** : Oui c'est très juste à condition de prendre une précaution. L'expression "écologie intégrale" résonne aujourd'hui singulièrement, puisqu'elle est d'une part une catégorie présente dans la récente, et rare dans l'histoire des encycliques (ce qui du point de vue d'une théologie de la nature et de la Création mériterait questionnement), encyclique du pape François *Laudato si (Loué sois-tu)* ; d'autre part un concept normatif mobilisé par une certaine bioéthique. Dans le premier cas, il s'agit d'y réconcilier enjeux écologiques et enjeux sociaux mis à mal par un anthropocentrisme délétère qui valorise une doctrine sociale et environnementale relevant non d'une écologie de réparation (écologie superficielle) mais d'une écologie de fondation (écologie profonde ?). Or, je note que cette théologie pastorale qui appelle à prendre soin de la Terre, notre maison commune, se déploie à partir d'une poésie de la nature, poésie issue d'une longue tradition de poèmes, celle des psaumes, et notamment des psaumes de louanges qui ne cessent de dire que les cieux chantent la gloire de Dieu. Ici la contemplation, Bachelard dirait la méditation, prépare l'action en ce qu'elle prend la mesure du spectacle des liens riches et souteneurs qui nous font fils et filles de la Terre (l'Adam) pour ensuite questionner comment en prendre soin en travaillant à la construction du bien commun. Même si Bachelard est, au minimum, silencieux sur ces questions théologiques ou religieuses, j'ose toutefois penser que des proximités sont possibles, du moins des affinités ainsi conçues, entre sa poésie des éléments et le discours de louange qui chantera les fraternités avec les éléments du monde. Même si c'est exceptionnel sous sa plume, il y a un petit texte de Bachelard au sein duquel il se prononce sur la fraternité des vivants dans la tradition biblique qui peut justifier notre lecture. Il s'agit de *L'introduction à la Bible de Chagall* où il écrit ces mots surprenants, rétrospectivement alors même que l'éthique animale n'était même pas son objet : « Ce petit signe (l'agneau, cet animal chagalien) de la tranquille innocence des bêtes ne souligne-t-il la dramatique responsabilité des hommes devant les joies de la vie ? »<sup>19</sup>. Ne serait-ce pas là le franciscanisme de Bachelard qui nourrit de surprenantes proximités avec la fin du livre de Job et sa méditation sur le malheur corrigé par la fraternité de l'humain avec les créatures formidables, Béhémoth et Léviathan compris ? Dans cette perspective l'intégrale de l'écologie intégrale, s'entend moins en un sens intégriste qu'en un sens d'augmentation de soi – tu parlais d'un « sur-écologisme » – qui intensifie notre présence au monde par et dans l'incandescence des images louangées, et nourrit une « topophilie »<sup>20</sup> élargie. Ceci permet de dire également pourquoi, c'est le second cas que j'évoquais, Bachelard ne se reconnaîtrait pas dans l'écologie, concept récupéré par une partie conservatrice du catholicisme, qui la réduit à une sorte de bioéthique *pro life*, y trouvant là l'occasion de faire de la Vie une norme essentiellement affective et sexuelle

<sup>18</sup> Pierron, J.-P., *Prendre soin de la nature et des humains*, cit., p. 140.

<sup>19</sup> Bachelard, G., *Le droit de rêver*, Paris, Puf « Quadrige », 2013, p. 18.

<sup>20</sup> Bachelard, G., *La poésie de l'espace*, Paris, Puf « Quadrige », 2020, p. 49.

(sexualité, contraception et méthodes “naturelles”) redonnant une actualité au concept thomiste de loi naturelle, et justifiant une naturalisation de la norme morale. Intégral, au sens bachelardien : cela ne veut pas dire une naturalisation des limites (la nature comme norme au sens du concept scolastique de “loi naturelle”), mais écologie intégrante ou intégratrice de la conscience des infimes et fragiles participations à cette “cosmicité intime”. Et peut-être que par deux voies différentes, celle de l’activité rationaliste dans la science écologique, celle de la rêverie dans la poétique des éléments, ce processus se déploie-t-il ? Je pense en effet à ce texte du *Rationalisme appliqué* où Bachelard le définit comme un rationalisme intégral ou plus exactement un rationalisme intégrant qui finit par opérer et mettre au jour des consensus limités à la société savante, des consensus hautement spécialisés<sup>21</sup>. Comment ne pas penser, de ce point de vue, à ce consensus intégrant, dont je me demande comment Bachelard l’aurait analysé, qui s’est aujourd’hui coordonné à l’échelle internationale avec la communauté scientifique des géosciences qu’est, par exemple, le Groupe International d’experts pour le Climat (GIEC) ? Ce groupe d’experts à la fois assume un travail interne de socialisation et de structuration régionale, et à la fois une position sociale délicate par son statut d’expert, puisqu’il se situe à l’interface entre cité savante et cité humaine. Se gardant de naturaliser les problèmes climatiques, qui deviennent des enjeux éthiques, économiques et politiques, il interroge la façon dont s’opère le passage, qui n’est pas de l’ordre de la déduction mais de la décision, d’un consensus rationnel inhérent à la cité savante à un consensus sociopolitique inhérent à la cité humaine. Ce type de questionnements révèle aussi que penser une écologie intégrale avec Bachelard, cela suppose bien évidemment ne pas mobiliser sa seule poétique, mais aussi son épistémologie, en se demandant, notamment à propos des sciences du vivant, si elle ne devrait pas être réaménagée ? Une écologie intégrale est donc bien plutôt une écologie intégrante, nous faisant vivre notre expérience de la nature dans la double dimension de sa compréhension objective et de nos adhésions subjectives. Enfin, mais peut-être est-ce un usage abusif du mot, une écologie intégrale ne pourrait-elle pas s’entendre au sens du calcul intégral en mathématique, à savoir comme un processus faisant la somme d’infiniment petits ?

**GH :** Ce serait, je crois, dans l’esprit d’une pensée qui recourt parfois à ce style d’analogie pour éclairer la créativité, y compris poétique, et fait émerger les grandes pensées – ainsi que les décisions majeures – d’actes discrets... Quoiqu’il en soit, une écologie d’inspiration bachelardienne aurait donc bien deux pôles, ou deux centres de gravité, l’un scientifique, l’autre poétique. Ton travail se focalise plus particulièrement sur la dimension poétique de l’agir environnemental, en vue de promouvoir une écologie poétique. De fait, la poétique bachelardienne peut être qualifiée d’écologique, dans la mesure où elle nous parle à sa manière de notre relation au monde comme demeure, ou *oikos*, monde auquel elle donne voix, et avec lequel elle nous permet d’engager – par l’imagination – une sorte de dialogue intime, permettant de mieux l’habiter. Ainsi fraie-t-elle la voie d’une nouvelle écologie :

Une écologie poétique [...], écris-tu, rend attentif au fait que les images qui nous habitent sont aussi celles qui nous habilitent. Ces dernières suscitent et déploient leurs échos intimes dans toutes les dimensions de notre histoire. Nous cosmicisant, elles restaurent et densifient nos capacités pratiques. Bachelard, à propos d’une source polluée dont il relate l’écho poétique en lui, parlait ainsi d’un Attila des sources. Le soin n’est pas soin de la nature en général, mais de ce qui est, pour nous, un milieu. Bachelard l’appelle une “cosmicité intime”<sup>22</sup>.

<sup>21</sup> Bachelard, G., *Le rationalisme appliqué*, Paris, Puf « Quadrige », 1949, chap. VII, p. 133.

<sup>22</sup> Pierron, J.-P., *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, Travail, écologie*, cit., p. 419.

Comme tu le précises dès la *Poétique de l'eau* afin de dissiper tout équivoque, « une écologie poétique ne tient pas lieu d'écologie éthique et politique », mais « elle la prépare et la conditionne »<sup>23</sup>. Pourrais-tu préciser de quelle façon la rêverie, voire plus généralement l'imagination, « prépare et conditionne » l'agir environnemental ?

**J-P P** : Cette question est redoutable parce que le chemin qui va du poétique à l'éthique et à la politique n'est pas direct. Il n'y a pas là un rapport de causalité, ce qui fait très vite lever le soupçon pour lequel, face à la *real politique* qui nie le changement climatique ou l'érosion de la biodiversité scientifiquement instruite, le poétique serait l'expression d'une idéalisme fleur bleu, incantatoire et impuissant. Certes, une poétique de la nature ne fait pas un programme politique de ménagement de la nature parce qu'il faut apprendre à traduire une image en concept ; à épeler ce qui ne se mesure pas mais nous intensifie en "mesures analogiques"<sup>24</sup> ; à objectiver ce qui nous qualifie en indicateurs mixtes capables de nous orienter dans l'action. Mais elle la prépare et elle la conditionne dans la mesure où la leçon de Bachelard est de nous apprendre à imaginer davantage pour mieux vouloir. Elle la prépare en ce que l'exploration poétique de nos expériences du monde – l'attention portée à une source, à la rugosité d'un arbre, à une minuscule ambiance de soleil dans la torpeur de l'été, au ruissèlement de l'eau de pluie sur les toits des maisons – bref de tout ce que les japonais nomment le « *ab* des choses », est une exploration de variations imaginatives qui suivent la pluralité contingente des relations pour ouvrir des possibles. L'imagination vient ouvrir ce que le prétendu réalisme cynique vient clore en affirmant qu'il n'y a pas d'alternatives. Le poétique remet du possible là où on ne cesse d'affirmer qu'il n'y a que de la nécessité. En cela il est une école de la liberté. Mais le travail de l'imagination conditionne également l'agir environnemental si ce dernier n'est pas pensé uniquement comme une activité superficielle, au sens où Arne Næss parlait de *shallow ecology*<sup>24</sup>, c'est-à-dire qui se contente de corriger les conséquences d'une relation écologiquement malmenée à l'égard du souci de la Terre, au lieu de travailler sur les causes. Or ce que fait une poétique écologique c'est précisément travailler à réparer, visibiliser et soutenir la qualité de tous ces liens à la nature qu'elle intensifie en imagination. Elle active par le biais des imaginaires, des matières redécouvertes comme originaires (soutenir et rêver la source sous la ressource) et non pas simplement comme matériaux à extraire et exploiter. L'agir environnemental, pris au sérieux, appelle qu'on active une qualité de relations en travaillant à cultiver un soi élargi, thématiqué dans l'idée de soi écologique qui ne pense pas moins l'humain, mais le pense mieux, y intégrant les relations résonnantes avec le milieu (écoumène) qui le font être dans son être. Il est en mesure de contester alors le modèle extractiviste, rendu possible par l'idée d'une nature carrière, qui a étendu cette culture de l'extraction jusqu'à engendrer l'épuisement des ressources naturelles et, dans le même mouvement, l'épuisement des acteurs (*burn out*) en les incitant à une innovation permanente prise pour de l'imagination. Ainsi compris, le soutien de nos capacités de rêver nous découvre et nous soutient, individuellement et collectivement, comme humains capables d'initiatives et d'actions.

C'est ainsi que je propose de comprendre l'engagement, à chaque fois très différent, de trois prix Nobels de littérature en faveur d'un soutien à l'agir environnemental. La préface que fit Jean-Marie Le Clezio à la traduction française du livre de ce fondateur de l'éthique environnementale qu'est Aldo Leopold avec *L'Almanach d'un comté des sables* manifeste déjà le soutien d'un noyau éthico-poétique à l'agir environnemental, par le jeu de correspondances entre les images du romancier et les expériences de nature en première personne que présente le forestier :

<sup>23</sup> Pierron, J.-P., *Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, op.cit., p. 143.

<sup>24</sup> Næss, A., *The shallow and the deep, Long-Range Ecology Movement*, «Inquiry», n°16, 1973, p. 95-100.

Le pouvoir de l'*Almanach* est dans la musique des mots qui fait surgir les odeurs, les couleurs, les frissons, dans tous ces noms qui écrivent le poème de la terre : la sauge, le sumac, la fleur de pasque, le silphium survivant au désastre, ou Draba, la plus petite fleur du monde, ignorée des botanistes, qui pousse dans le sable des marais.<sup>25</sup>

On a là une illustration exemplaire de ce que peut être l'intérêt d'une mobilisation des analyses bachelardiennes pour l'agir écologique, notant l'importance de l'imagination matérielle, celle des sables, des vents, des marais. Plus profondément, si j'ai commencé à m'intéresser à envisager les questions d'écologie avec les lunettes bachelardiennes, cela tenait, d'une part, à ce qu'elles permettaient de se dissocier des approches cognitives très désincarnées en réactivant la polysensorialité de nos expériences de nature et la portance des lieux ; et d'autre part, à ce que là où la mobilisation écologique a surtout mis l'accent sur les dimensions de la peur (heuristique de la peur jonassienne) et de la culpabilité, c'est-à-dire des sentiments réactifs, il me semble qu'il y a intérêt à activer une poétique de la nature heureuse, mobilisant des sentiments actifs, liant une forme d'expérience sereine retrouvée non pas avec la nature en général mais avec des territoires aimés et louangés, comme ce vallage dont *L'eau et les rêves* chante le souvenir. Sur un autre mode, l'œuvre de Jean-Marie Coetzee, notamment son roman *Elisabeth Costello*, explore la manière dont le poétique nous esthétise eu égard aux questions de l'éthique animale. Elle prend au sérieux ce que peut signifier se sensibiliser à la cause environnementale parce que précisément ce qui a été abimé par le déploiement de la rationalité instrumentale c'est notre sensibilité et notre affectivité. Enfin, c'est aussi ce que je comprends de l'engagement de Svetlana Alexievitch, la prix Nobel biélorusse dans son ouvrage *La supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*. Elle y mobilise une poétique qui n'est pas une poétique des espaces louangés, mais une poétique des espaces honnis, ces espaces salis, souillés et interdits, ici notamment par les radiations nucléaires d'une catastrophe industrielle. Il se manifeste là qu'une écologie poétique peut être à la fois critique et dénonciatrice des formes de malheurs industriels en cultivant l'effroi et les passions tristes. Elle approfondit la tristesse que procure le désastre écologique non pour s'y complaire, mais pour prendre la "mesure" de ce qui a été abimé, jusqu'à la perplexité, l'absurde de l'irresponsabilité et de l'inconséquence. La littérature travaille à symboliser nos bouleversements pour les convertir en renversements. « A Tchernobyl les soldats ont lavé les arbres, les maisons, les toits... Ils ont lavé les vaches du kolkhoze... Je pensais : "Pauvres bêtes de la forêt ! Personne ne les lave. Elles vont toutes mourir ! Et personne ne lave non plus la forêt. Elle aussi, elle va mourir !" »<sup>26</sup>. Ainsi comprise, cette mobilisation centripète par l'image poétique ne prépare-t-elle pas des mobilisations centrifuges, éthiques et politiques ?

**GH** : Le pluriel est décidément récurrent chez toi, comme chez Bachelard... De fait, le pluralisme bachelardien est aussi éthique, d'abord au sens où il implique un certain *ethos*, une disposition à accueillir la nouveauté, au lieu de lui faire violence en la ramenant à du déjà connu, à du déjà imaginé. Une éthique de l'ouverture en somme, soucieuse d'accueillir la pluralité de formes de vies et d'être, de leur prêter attention, de leur être hospitalier... et qui déjà prépare une conception élargie du soin. Bachelard prête en effet attention aux vies humaines diminuées ou entravées par des liens anthropo-cosmiques mal tissés ou abimés ; il évoque ainsi, par exemple, ces âmes apatrides qui peinent à se fixer, et que les images de la Terre peuvent aider à retrouver assise, ou à l'opposé des âmes sclérosées auxquelles les

<sup>25</sup> Le Clezio, J.-M., préface à la traduction française, dans : Aldo Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, Paris, Garnier Flammarion, 2017.

<sup>26</sup> Alexievitch, S., *La supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, tr. fr. par Galia Ackerman, Paris, Jean-Claude Lattès, « J'ai Lu », 1998, p. 232.



images aériennes peuvent donner un nouveau souffle. Il subvertit la psychanalyse classique, trop socialisée et socialisante à ses yeux pour ne pas distendre notre lien onirique originaire aux éléments de l'être, en inventant une rythmanalyse et une topoanalyse de nos manières d' "habiter oniriquement" le monde. Son attention poétique, loin de se borner aux grands éléments naturels, s'étend en outre à toutes les formes de vie et d'existence : à travers la rêverie, nous devenons paysage (montagne ou plaine...), végétal (pin ou noyer...), animal (aigle ou alouette...), renouons en imagination avec la nature dont nous sommes, et qui parfois semble rêver à travers nous. Il y aurait beaucoup à dire des développements, souvent diffus et allusifs mais remarquables, que la poétique bachelardienne consacre, notamment, à la vie végétale et à la vie animale... A l'heure où l'on redécouvre leur richesse, la poétique bachelardienne, qui mobilise volontiers une imagination végétale et une imagination animalisante, en s'appuyant sur les ressources de la littérature (je pense notamment au *Lautréamont*), n'ouvre-t-elle pas des perspectives de travail inédites et prometteuses ?

**J-P P** : Je ne vois guère comment en dire plus et mieux. Peut-être faudrait-il approfondir la façon dont un usage réglé de l'imagination, et un des apports précieux de Bachelard contre les détracteurs de l'imagination folle du logis a été de rappeler que l'imagination n'est pas sans règle, permettrait de "participer" à la vie des vivants non humains, d'éprouver quelque chose de leur expérience, en rupture avec l'approche froidement objectivante de la science comme avec les approches subjectivistes massivement empathiques, saturées de projections anthropomorphiques. L'imagination est cette faculté qui permet de déplacer notre position pour oser prendre le point de vue de l'autre – celui de la chauve-souris pour faire allusion à Thomas Nagel – et par un tel déplacement, quitter un anthropocentrisme et une relation anesthésiée à la nature. Parler aujourd'hui d'agentivité d'un animal ou d'un fleuve est rendu pensable par une telle perspective. Mais de fait, parce que l'imagination est matérielle chez Bachelard, c'est-à-dire activant une relation aux matières et aux textures et se laissant travailler par elle, elle prémunit de la réduction de l'image au statut de simple représentation et de projection. Extraire les ressources de la nature de façon objective ou louer ses ressources subjectives dans le service écologique de la beauté paysagère sont deux revers d'une même posture dont Bachelard peut nous aider à nous départir en se situant en amont de la scission de l'objet et du sujet.

**GH** : Passer d'une poétique écologique à une écologie poétique, ou à ce que tu appelles une « poétique appliquée »<sup>27</sup>, constitue un véritable défi. Cette question n'est pas celle de la mise en œuvre ou de l'application d'une théorie préalable, ou de principes d'action prédéfinis, mais celle de la façon dont des intuitions poétiques, portées par des images, peuvent informer et orienter l'agir, en amont de toute action. Or, de ce point de vue, l'écologie poétique telle que tu l'entends permet de mettre au jour les imaginaires qui structurent nos manières d'habiter le monde, et orientent voire préfigurent nos choix en matière d'éthique et de politique environnementale. Si l'on relit Bachelard, comme tu le fais pour partie, à travers le prisme de son disciple G. Durand, qui distingue deux grands régimes de l'imaginaire, l'un diurne, l'autre nocturne, et inscrit leur alternance rythmique au cœur de la vie imaginative<sup>28</sup>, il devient en effet possible d'entreprendre une sorte d'archéologie de l'agir environnemental. Tu distinguais, dans la *Poétique de l'eau*, trois types ou trois styles d'éthique environnementale : une *éthique de l'adhésion*, d'orientation nocturne, une *éthique de la domination*, d'orientation diurne, enfin une *éthique de l'authenticité*, qui – si je ne m'abuse – articulerait et dépasserait les précédentes en privilégiant la recherche d'une juste distance entre l'homme et le monde, et qui en somme ne les séparerait que pour mieux

<sup>27</sup> Pierron, J.-P., *Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, cit., chapitre 3.

<sup>28</sup> Durand, G., *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, 12<sup>e</sup> édition, Paris, Dunod, 2016.

les relier<sup>29</sup>. De façon analogue, on pourrait dire, sur le terrain de la politique environnementale, que les écologies dites *de préservation* sont tributaires d'un imaginaire nocturne (schématiquement, celui de la *deep ecology* et de la *wilderness*), faisant de la nature un sanctuaire à préserver (à l'image des parcs naturels et des hot-spots de bio-diversité), tandis que les écologies dites *de pilotage* sont quant à elles tributaires d'un imaginaire diurne (celui de l'ingénierie environnementale ou des techno-sciences), faisant au contraire de la nature une matière à transformer (on pense au versant prométhéen du grand récit de l'anthropocène, qui fait de l'homme une puissance géologique à part entière). En ce sens, l'écologie poétique que tu appelles de tes vœux pourrait permettre de surmonter l'alternative entre écologie de préservation et écologie de pilotage, ou de les conjuguer pour promouvoir, en un autre sens encore, une écologie *intégrale*. Aux figures mytho-poétiques d'Orphée et de Prométhée succéderait alors celle, puissamment intégratrice, d'Hermès...

Quoiqu'il en soit, nos différentes options éthiques et politiques impliquent des constellations symboliques déterminées, et une écologie poétique devra prêter une attention particulière à la façon dont s'exprime – se préfigure, se figure et se reconfigure à travers les images – notre lien à la nature et aux humains. Le langage exerce dès lors une fonction écologique décisive : « Prendre soin des mots est déjà, remarques-tu, une manière de care »<sup>30</sup>. Et plus loin : « Les mots qui qualifient notre relation à la nature ne font pas que la désigner, ils la construisent. Ils explicitent une manière de nous comprendre dans notre appartenance »<sup>31</sup>. Ce soin des mots se dédouble, chez Bachelard, en soin des concepts et en soin des images. Tenons-nous en aux images : ces dernières ne font-elles pas l'objet, chez lui, d'un soin particulier ? Tu nous invites toi-même à « prendre soin de l'imaginer »<sup>32</sup>. Bachelard sait la vulnérabilité des images, qui peuvent perdre leur vitalité, leur aptitude à nous verticaliser, à nous redresser, quand elles sont violentées par le concept, ou contaminées par des affects vulgaires, et comme rabattues sur une morne et plate horizontalité. Elles sont alors privées du dynamisme qui les anime, et soutiennent le lien anthropo-cosmique : habiter le monde, c'est en effet habiter les tensions vivantes (hauteur-profondeur, intimité-cosmicité) qui animent notre relation à lui. Or, l'art poétique les cultive avec soin, en faisant jouer toutes les ressources rythmiques et sonores du langage, jusqu'à faire vibrer de façon nouvelle le lien entre l'homme et le monde. Ne pourrait-on pas transposer à l'écologie poétique ce que Merleau-Ponty disait de la philosophie ?

Les paroles les plus chargées de philosophie ne sont pas nécessairement celles qui enferment ce qu'elles disent, ce sont plutôt celles qui ouvrent énergiquement sur l'Être, parce qu'elles rendent plus étroitement la vie du tout et font vibrer jusqu'à les disjoindre nos évidences habituelles.<sup>33</sup>

**J-P. P** : Nous avons à retrouver l'importance du soin des mots du soin. Bachelard nous a appris à méditer la profondeur de nos qualificatifs et à être attentif à la puissance des nuances fragiles, fugaces qui, dans les mots, trouvent leurs serviteurs ; et avec eux co-émerger au monde dans l'ouverture que portent dans chacune de nos vies, des détails immenses. Nous avons intérêt à soutenir le projet invitant à être des “rêveurs de mots”. Tout d'abord parce le langage est aujourd'hui rattrapé par une rationalité instrumentale qui le fonctionnalise à tel point que l'exactitude du mot technicisé anesthésie la rectitude du mot ajusté dans le

<sup>29</sup> Pierron, J.-P., *Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, cit., p. 55 sq.

<sup>30</sup> Pierron, J.-P., *Prendre soin de la nature et des humains*, cit., p. 90.

<sup>31</sup> *Ibid*, p. 413.

<sup>32</sup> *Ibid*, p. 502.

<sup>33</sup> Merleau-Ponty, M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, « Tel », 1979, p. 139.

prestige pressé de l'acronymité. Ensuite, la colonisation administrative du monde de la vie a étendu sa logique sur toutes les formes de la vie, dont notamment la gestion du vivant et de la biodiversité aujourd'hui saisie par la médiation des capteurs et des indicateurs. Ce vocabulaire de la gestion relève de ce que le juriste Alain Suppiot nomme une « gouvernance par les nombres » dans un imaginaire cybernétique qui veut contrôler des flux de données en régulant par objectifs quantifiés et programmés mais qui, en exerçant son emprise sur le vivant oublie d'être en prise avec lui. Un taux de CO<sup>2</sup>, des indicateurs d'état, de pression ou de réponse pour le pilotage de la biodiversité, s'ils sont nécessaires, activent toutefois une langue parlée mais non une langue parlante. Il nous faut du conte sous nos comptes, des conteurs en plus de comptables. C'est la force de l'image que de réouvrir la possibilité de la narration, là où les indicateurs viennent souvent clore la discussion à propos de la réalité qu'ils sont sensés traduire. Enfin, Bachelard nous invite à chercher une langue qui ne soit pas juste une langue, mais une langue habitée d'images. Il nous suscite dans notre capacité à nous faire, comme il le dit de Claude Monet, peintre des Nymphéas, « un serviteur et un guide des forces de beauté qui mènent le monde ».<sup>34</sup>

Gilles Hiéronimus  
IRPHil, Université Jean Moulin Lyon3  
gilles.hieronimus@gmail.com

## Bibliographie associée

Cette bibliographie comprend d'une part les textes cités dans l'entretien, d'autre part une sélection complémentaire. Cette dernière regroupe, sans prétention à l'exhaustivité, des textes qui entrent en résonance avec ceux de Gaston Bachelard sur les thèmes de l'écologie et du lien à la nature. Nous remercions tout particulièrement Riccardo Barontini de ses précieuses propositions et, pour la partie *Poésie*, Laurent Bernal.

### Textes cités dans l'entretien :

- Pierron, J-P., *Les puissances de l'imagination*, Paris, Les éditions du Cerf, 2012.  
Pierron, J-P., *Poétique de l'eau. Pour une nouvelle écologie*, Paris, Editions Françoise Bourin, 2018.  
Pierron, J-P., *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, Travail, écologie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.  
Alexievitch, S., *La supplication. Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse*, tr. fr. par Galia Ackerman, Paris, Jean Claude Lattès – Collection J'ai Lu, 1998, p. 232.  
Bachelard, G., *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF « Quadrige », 2016, p. 106.  
Bachelard, G., *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 2020.  
Bachelard, G., *Le droit de rêver*, Paris, Puf « Quadrige », 2013.  
Bachelard, G., *Le rationalisme appliqué*, Paris, Puf « Quadrige », 1949, chap. VII, p. 133.  
Bienne, G., *La Malchimie*, Arles, Actes Sud, 2019.  
Le Clezio, J-M., « préface » à la traduction française dans Aldo Leopold, *L'Almanach d'un comté des sables*, Paris, Garnier Flammarion, 2017.  
Merleau-Ponty, M., *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, Collection Tel, 1979.  
Næss, A., « The shallow and the deep, Long-Range Ecology Movement », *Inquiry*, n°16, 1973.

<sup>34</sup> Bachelard, G., *Le droit de rêver*, Paris, Puf « Quadrige », 2013, p. 13.

Serres, M., *Le Contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990.  
Virgile, *Le souci de la Terre*, nouvelle traduction des *Géorgiques*, tr. fr. par Frédéric Boyer, Paris, NRF/Gallimard, 2019.

*Textes complémentaires :*

*Articles*

- Pierron, J.-P., *L'imagination poétique du "pays"*, *Gaston Bachelard et la géopoétique*, «Cahiers Gaston Bachelard», n°12, Centre Gaston Bachelard – Université de Bourgogne, 2012.  
Barontini, R., *Enraciner le cosmopolitisme ? Lieux, sujet et communauté* dans *Le pays* de Marie Darrieussecq, « Revue critique de fixxion contemporaine », mis en ligne le ?  
Iovino, S., « Restoring the Imagination of Place: Narrative Reinhabitation and the Po Valley », dans Lynch T., Glotfelty S., et Armbruster K. (eds.), *The Bioregional Imagination: Literature, Ecology, and Place*, Athens, University of Georgia Press, 2012.  
Pughe, T., *Réinventer la nature. Vers une éco-poétique*, « Études anglaises » 1/2005 (Tome 58)  
Talcott, S., « Environmental Politics in Light of Bachelard's Elemental Poetics », in *Adventures in Phenomenology, Gaston Bachelard*, edited by Rizo-Patron, E, Casey E.S., Wirth, J.M., Suny Series in Contemporary French Thought, 2017.

*Collectifs*

- Blanc, N., Chartier, D., Pughe, T., *Littérature et écologie, Vers une éco-poétique*, Syllepse, 2008.  
Romestaing, A., Simon, A., Schoentjes, P., « Écopoétiques », *Revue Critique de Fixxion Française Contemporaine*, n° 11, 2015, URL : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org>.

*Essais*

- Alaimo, S., *Bodily Nature. Science, Environment and the material Self*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 2010.  
Bouvet, R., *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.  
Bailly, J.-C., *Le versant animal*, Montrouge, Bayard, 2018.  
Buell, L., *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing and the Formation of American Culture*, Cambridge/ London, Harvard University Press, 1995.  
Buell, L., *Writing for an Endangered World. Literature, Culture, and Environment in the U.S. and Beyond*, Harvard, Harvard University Press, 2001.  
Blanc, N., *Vers une esthétique environnementale*, Versailles, Editions Quae, 2008.  
Coccia, E., *Metamorphoses*, Paris, Rivages, 2020.  
Collot, M., *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014.  
Deguy, M., *Ecologiques*, Paris, Hermann, 2012. 260 p. (Le bel aujourd'hui) ; L'envergure des comparses : écologie et poétique, Paris, Hermann, 2017.  
Ghosh, A., *The Great Derangement: climate change and the unthinkable*, Chicago/London, Chicago University Press, 2016  
Heise, U. K., *Sense of Place and Sense of Planet: The Environmental Imagination of the Global*, Oxford, Oxford University Press, 2008.  
Heise, U. K.: *Imagining Extinction: The Cultural Meanings of Endangered Species*. Chicago, U of Chicago P, 2016.  
Iovino, S., Oppermann S. (eds.), *Material ecocriticism*, Indiana University Press, 2014.  
Laurichesse, J.-Y., *Lignes de terre. Écrire le monde rural aujourd'hui*, Paris, Classiques Garnier/ Lettres modernes Minard, 2020.  
Morton, T., *Hyperobjects: philosophy and ecology after the end of the world*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2013.

- Posthumus, S., *French écocritique : reading contemporary french theory and fiction ecologically*, Toronto, University of Toronto press, 2017.
- Schoentjes, P., *Ce qui a lieu*, Editions Wildproject, Tête nue, 2015.
- Schoentjes, P., *Littérature et Écologie. Le mur des abeilles*, Paris, José Corti, 2020.
- White, K., *Le Plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Marseille, Le Mot et le Reste 2018 [1994].
- Wunenburger, J.-J., *L'imagination géopoétique ; espaces, images, sens*, Paris, Mimesis, 2016.
- Zapf, H., *Literature as cultural ecology. Sustainable texts*, New York/London, Bloomsbury Academic, 2016.

### Romans et récits

- Autissier, I., *Soudain seuls*, Paris, Stock, 2015.
- Bailly, J.-C., *Le dépaysement, Voyages en France*, 2011.
- Bayamack-Tam, E., *Arcadie*, Paris, Gallimard, 2020.
- Bergounioux, P., *Géologies*, Paris, Galilée, 2013.
- Bergounioux, P., *La Capture*, Paris, Verdier, 2017.
- Chevillard, E., *Sans l'orang-outan*, Paris, Editions de Minuit, 2007.
- Darrieussecq, M., *Le Pays*, Paris, P.O.L., 2005.
- Gascar, P. *Le Présage*, Paris, Gallimard, 2015.
- Celati, G., *Verso la foce*, Feltrinelli, 1989.
- Arminio, F., *Terracarne*, Milano, Mondadori, 2011.
- Ferney, A., *Le règne du vivant*, Arles, Actes Sud, 2014.
- Filhol, E., *Doggerland*, Paris, P.O.L., 2019.
- García, T., *Âmes et Mémoires de la jungle*, Paris, Gallimard, 2019 et 2011.
- Gary, R., *Les racines du ciel*, Gallimard, 1956.
- Hunzinger, C. et Hunzinger, F., *Bambois*, Paris, Stock, 1979.
- Hunzinger, C., *La Survivance*, Paris, Grasset, 2012.
- Hunzinger, C., *Les grands cerfs*, Paris, Grasset, 2019.
- Le Clézio, J.-M., *Ontisha*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1993.
- Le Clézio, J.-M., *Désert*, Paris, Gallimard, Folio, 1980.
- Le Clézio, J.-M., *La fête chantée*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1997.
- Joncour, S., *Nature humaine*, Paris, Grasset, 2020.
- Jourde, P., *Pays Perdu*, Paris, Gallimard 2003.
- Lafon, M.-T., *Histoires*, Buchet Chastel, 2015.
- Lamarche, C., *Nous sommes à la lisière*, Paris, Gallimard, 2019.
- Mauvignier, L., *Autour du monde*, Paris, Minuit, 2014.
- Marchet, F., *Le Monde du vivant*, Paris, Stock, 2020.
- Message, V., *Défaite des maîtres et possesseurs*, Paris, Seuil, 2016.
- Minard, C., *Le Grand Jeu*, Paris, Payot, 2016.
- Mingarelli, H., *Une rivière verte et silencieuse*, le Seuil, 1999.
- Rigoni, Stern M., *Stagioni*, Guilio Einaudi editore, 2016.
- Rolin, J., *Le Traquet kurde*, Paris, P.O.L., 2018.
- Subilia, A.-S., *Parti voir les bêtes*, Genève, Zoé, 2016.
- Sorman, J., *Comme une bête*, Paris, Gallimard, 2012.
- Tesson, S., *Dans les Forêts de Sibérie*, Paris, Gallimard, 2011.
- Tesson, S., *Sur les chemins noirs*, Gallimard, 2016.
- Trassard, Jean-Loup, *Dormance*, Paris, Gallimard, 2000.
- Van Acker, C., *La bête a bon dos*, Paris, José Corti 2018.
- Volodine, A., *Terminus radieux*, Paris, Seuil, 2014.

### Poésie

- Bonnefoy, *L'arrière-pays*, Poésie/Gallimard, 2003.

- Césaire, A., *Moi, laminaire*, Paris, Seuil Points, 1991.  
 Gaspar, L., *Sol absolu* et autres textes (dont *Le Quatrième État de la matière*), Paris, Poésie/Gallimard, 1996.  
 Squires, G., *Paysages et silences*, Paris, éditions Unes, 2014, et *Poème en trois sections*, 2016, traduits de l'anglais (Irlande) par François Heusbourg, édition bilingue.  
 Glissant, E., *Pays rêvé, pays réel*, Paris, Poésie/Gallimard, 2000; *Le sel noir*, Paris, Poésie/Gallimard, 1983.  
 Jaccottet, P., *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard, 1997.  
 Neruda, P., *Chant général*, Poésie/Gallimard, 1984.  
 Tranströmer, T., *Baltiques*, Poésie/Gallimard, 2004.  
 Whitman, W., *Feuilles d'herbes*, Paris, Grasset, 2009.  
 White, K., *Le Rôdeur des confins*, Traduit de l'anglais par White M-C, Paris, Albin Michel, 2006.

Pour aller plus loin : <https://www.literature.green/>

*Literature.green* se propose de faire résonner les rapports entre littérature, nature et environnement, sur l'arrière-plan de la prise de conscience écologique contemporaine. Le projet, pensé dans une perspective cosmopolite, s'interroge sur le rôle que la littérature d'imagination peut jouer à une époque qui voit non seulement nos modes de vies menacés mais où nos comportements mettent en péril l'ensemble du vivant. La rubrique "Propos d'auteurs" contient des échanges avec des écrivains sensibles à la question écologique (<https://www.literature.green/propos-dauteurs/>), tandis que l'abécédaire écopoétique propose des citations littéraires qui viennent appuyer la réflexion... ou la rêverie (<https://www.literature.green/abecedaire/>). Des informations pratiques concernant l'actualité culturelle et scientifique du champ complètent le dossier.